

Têtes d'affiche



Gros plan

LE RÉEL,
AU RAPPORT!

Thomas Lévy-Lasne vit la peinture comme une ascèse. Avec son exposition «L'asphyxie», il rend compte du monde tel que nous l'habitons.

Il a le sens de l'humour anormalement développé. Rire tonitruant, à faire trembler les murs et à terrasser la fatalité, Thomas Lévy-Lasne est charpenté et plein de vitalité, contrastant drôlement avec sa peinture, insidieusement banale. Son registre ? Brosser le réel avec une pointe de sarcasme. «Je suis un peu comme un peintre classique qui observe ses contemporains», confie ce janséniste qui entretient «une relation plus intense avec Titien qu'avec certains de [s]es amis».

Le sémillant quadragénaire a poussé dans le Marais, le terreau des galeries qu'il fréquentait en geek. Gamin, il se réfugie dans la peinture, comme d'autres jouent à la Nintendo. Sans compter

Bords de mer (2017). Thomas Lévy-Lasne dépeint avec quelle effroyable banalité nous maltraitons la planète... Ici, une dune normande jonchée de plastique.

les heures. Cette ascèse, cette boulimie lui permettent, à la sortie du lycée, d'intégrer les Beaux-Arts de Paris, où il rencontre le critique d'art Hector Obalk, dont il devient l'assistant pendant cinq ans pour une émission de télé dans les grands musées européens : «Baigner dans la peinture des grands maîtres forme un œil, une exigence ; ça rassure aussi. À force d'en apprendre beaucoup sur leurs vies, leurs doutes, je me sentais moins seul.»

À 25 ans, à l'âge où l'on est censé enquiller les shooters, Thomas Lévy-Lasne opte pour la vie monastique. Il s'exile chez sa grand-mère en Picardie, où il troque sa bonne compagnie contre le gîte et le couvert. Deux années durant, il peint, lit, de la philosophie surtout, et devient «super fort en potager grâce à des tutos YouTube».

Lorsqu'il regagne la civilisation, le casanier se passionne pour la bringue, qui lui offre ses premiers succès. Corps en transe, cendriers pleins à craquer : il dépeint la fête telle qu'on la pratique à Paris, collé-serré dans des appartements trop petits. «La fête, c'est le seul rituel contemporain que l'on accomplit sans se pincer le nez. C'est un marqueur d'une époque d'abondance et d'excès», décrypte celui qui appartient au clan des résistants, tenant des conciliabules en cuisine. Sans morale, ses sujets de prédilection sondent les pleins et les vides de nos existences. Nos manières d'habiter le monde, d'y errer aussi.

Depuis son passage à la Villa Médicis, en 2018-2019, c'est le réchauffement climatique qui l'obsède : «Quinze arbres sont tombés, arrachés par de violentes tempêtes.» Là-bas, on lui confie que le bosco, ce joyau-jardin qui veille sur la résidence depuis plus de quatre cents ans, va disparaître d'ici à une décennie, ratiboisé par les vents. Au fusain, l'artiste a dessiné l'édén en sursis dans un format colossal qui, dès l'entrée de son exposition parisienne, «L'asphyxie», cause un premier impact. Tout y est faussement calme, inquiétant. À l'étage, des paysages à l'huile ultra-léchés : Auschwitz côté tourisme, Tchernobyl, les dunes normandes jonchées de plastique, l'exotisme sous serre, artificiel. L'effroyable banalité de l'anthropocène. Au rez-de-chaussée, des dessins charbonneux (des scènes de spectacle, une malade sur un lit d'hôpital), tous faits avant le Covid : «C'est le genre d'images qu'on nous a cachées. Je ne sais pas pourquoi nous avons une pudeur avec la mort, alors que c'est la seule chose qui est au programme pour tout le monde, indépendamment de la lutte des classes.»

Pessimiste, le gaillard ? «Pas du tout. J'adore la vie, avec ce qu'elle a de tragique.» — **Élodie Cabrera**
| «L'asphyxie» | Jusqu'au 24 oct. | Du mar au sam. 11h-18h30
| Galerie Les Filles du Calvaire, 17, rue des Filles-du-Calvaire, 3^e | 01 42 74 47 05 | fillesducalvaire.com | Entrée libre.

COURTESY GALERIE LES FILLES DU CALVAIRE